



Edward aux mains d'argent

Edward scissorhands

de Tim Burton

Fiche technique

USA - 1990 - 1h47

Réalisateur :
Tim Burton

Scénario :
Caroline Thompson
Tim Burton

Musique :
Danny Elfman

Interprètes :
Johnny Depp
(Edward)
Winona Ryder
(Kim)
Dianne Wiest
(Pegg)
Anthony Michael Hall
(Jim)
Vincent Price
(l'inventeur)



Résumé

«Pourquoi est-ce qu'il neige ?» demande une fillette à sa grand-mère. Celle-ci lui raconte alors l'histoire d'Edward. "Il était une fois" une cité résidentielle de maisons peintes aux couleurs de Tupperware. Peg fait du porte-à-porte, sans parvenir à vendre ses produits. En désespoir de cause, elle décide alors de franchir le portail de la grande demeure néogothique qui domine la région. C'est ici qu'a lieu sa première rencontre avec Edward, le chef-d'œuvre de feu l'Inventeur, mort avant de lui avoir greffé des mains. La pauvre créature est donc affublée de lames de métal tranchantes à la place des doigts. Attendrie, Peggy l'invite dans sa maison. L'arrivée d'Edward déclenche la curiosité des voisines.

Critique

Comme Joe Dante et Sam Raimi, Tim Burton confirme de film en film un goût prononcé pour les mythologies populaires issues du conte (dont il distille ici finement la cruauté foncière), du cinéma fantastique et du dessin animé (moyen d'expression qu'il pratiqua). Sur ce seul plan de l'image, **Edward** est déjà une belle réussite : le film entrechoque avec jubilation des chromos hyperréalistes et bigarrés raillant savoureusement l'american way of life, et le fantastique gothique le plus échevelé. Mélange pour le moins détonant qui, comme dans **Beetlejuice**, donne au film un ton à la fois satirique, romantique et visionnaire. Mais le plus troublant est cette capacité, déjà à l'œuvre dans **Batman**, à

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

conférer une ferveur, une souffrance et une folie proprement humaines à des personnages issus des univers les plus délibérément factices : quasiment des silhouettes en papier découpé...

Saison cinématographique 1991

Le réalisateur cherche moins à illustrer des récits anciens qu'à actualiser le conte en l'insérant dans un présent identifiable, où le spectateur peut trouver sa place, redonnant ainsi au conte de fée toute sa vigueur, sa fraîcheur et sa lisibilité.

Thomas Bourguignon
Positif n°364 - Juin 91

Tim Burton, le Frankenstein du cinéma américain, est de retour. Après avoir filmé les aventures de personnages aussi loufedingues que Pee-Wee, Beetlejuice ou Batman, il s'est attaqué à un autre "monstre", né de son imagination bouillonnante : Edward aux mains d'argent. En fait d'argent, il s'agit plutôt d'acier inoxydable, puisque ce pauvre Edward (étonnant Johnny Depp) est affublé de ciseaux en guise de doigts. C'est la faute de son créateur, l'inventeur (Vincent Price), mort avant d'avoir pu achever sa créature (...)

Avec **Edward**, Tim Burton et sa scénariste Caroline Thompson ont tout simplement créé un nouveau conte de fées qui devrait rapidement devenir un classique. Normal pour un film qui débute sur l'air de "Il était une fois"... Quand Edward écarquille ses petits yeux lors de sa découverte du monde, on imagine ceux des enfants, émerveillés par ce type qui transforme les troènes en œuvres d'art et tond les caniches à la vitesse grand V. Mais Edward ne laisse pas les grands insensibles : son histoire d'amour impossible avec Kim (Winona Ryder), la fille de Peg, ses démêlés avec la voisine nymphomane, avec le boyfriend de Kim, avec les forces de l'ordre, sont autant

d'injustices qui le rendent touchant. Il est tellement fragile, ce garçon aux mains pourtant tranchantes comme des lames de rasoir !

Edward, c'est **La Belle et la Bête** de Cocteau version rock. Un film poétique et lyrique qui laisse rêveur. La présence de Vincent Price, idole du réalisateur, n'est pas un hasard : son nom a souvent été associé à des chefs-d'œuvre du fantastique. Un genre auquel, une fois de plus, Tim Burton vient d'apporter une superbe contribution.

Patrick Fabre
Première - avril 1991

"Celui qui ne voit rien d'étrange n'a jamais regardé un homard en face", écrivait Villiers de l'Isle-Adam ; c'est ce que donne à contempler Tim Burton avec sa créature, sanglée dans sa carapace cuir et qui frétille des ciseaux comme un crustacé des pinces. De fait, c'est au bernard-l'ermite que renvoie **Edward aux mains d'argent**, qui n'est en sûreté que derrière les murs de son château gothique, comme son modèle marin dans son coquillage. L'étrangeté du héros, qui surprend et suscite l'intérêt, avant de provoquer l'engouement puis la haine, ne paraît à aucun moment improbable aux personnages puisque nous sommes dans l'univers du conte. Le film tente d'aborder conjointement les deux versants opposés de ce genre littéraire : d'un côté le conte de fée populaire et naïf, de l'autre le conte voltairien, philosophique et satirique. Edward, c'est Candide dans le château de la Belle au bois dormant.

Le temps du conte est toujours le passé, il parle de rois, de princesses, de fées et des saisons ; ici, c'est au drame cosmique que s'attache le récit de la grand-mère, racontant, assise au coin du feu, à sa petite fille enfoncée dans son lit, d'où vient la neige (le sigle même de la Twentieth Century apparaît sous des flocons). Tim Burton assume l'imagerie

populaire attachée à la figure de la narratrice et au cadre du récit, pour introduire ensuite un fantastique auquel nous pouvons adhérer : puisque c'est un conte, tout est permis. Pourtant l'esthétique du moment de la narration paraît plus ancienne que celle du temps de l'action, marquant par là que le réalisateur cherche moins à illustrer des récits anciens qu'à actualiser le conte en l'insérant dans un présent identifiable, où le spectateur peut trouver sa place, redonnant ainsi au conte de fée toute sa vigueur, sa fraîcheur et sa lisibilité. De fait, le cinéaste poursuit son œuvre de modernisation des mythes (**Batman**) et de réactualisation du conte qu'il avait déjà entreprises, imprimant à la culture populaire américaine un nouvel élan.

Si Tim Burton a conçu un film traitant de problèmes contemporains, son récit n'en épouse pas moins la structure du conte : après l'inévitable "Il était une fois un garçon qui était né avec des ciseaux-mains", apparaît l'incontournable château hanté, que l'anonymat des lieux rend archétypal ; la figure du père (l'inventeur) est très rapidement évacuée en quelques flash-backs, comme il est de coutume ; le héros est immédiatement propulsé dans le vaste monde, etc. La mise en scène oppose terme à terme les deux univers du palais et de la ville. Ce manichéisme constitue la matière même de la progression dramatique du conte de fée, qui repose sur une série de choix binaires, simplifiant et organisant le chaos de l'existence, afin de rassurer le public tout en lui faisant comprendre que la vie n'est qu'une série de choix aux conséquences inévitables, parfois terribles, parfois merveilleuses.

Un long travelling qui survole la ville jusqu'au manoir révèle la platitude du village et des maisons, dominés par la verticalité du château qui se dresse sur une colline escarpée. De même, les couleurs confrontent ces deux mondes pastels des maisons, des voitures, des vêtements et même des visages,

comme si Pegg avait, d'un coup de poudrier magique, maquillé tout le village avec ses cosmétiques Avon. A l'inverse, le manoir est un bloc anthracite aux allures expressionnistes dont sortira à la fin un nuage de neige ; de même, Edward est cuirassé de noir, que vient réhausser sa carnation d'une pâleur extrême. Ce royaume est donc circonscrit par les deux couleurs absolues, qui reflètent son irréalité et sa perception manichéenne par les habitants du village (tout noir ou tout blanc). Le château est un monde enchanté, sur lequel semble planer un charme qui aurait plongé toute chose dans un sommeil infini. Les buissons sculptés ressemblent à des animaux pétrifiés, surpris dans leur élan (chat hérissé de rage, écureuil stoppé dans son élan) Les machines sont voilées de toiles d'araignées, et le héros dit que l'inventeur "ne s'est pas réveillé". A cet univers fantastique, hors du temps, statique, s'oppose le village, qui vit au rythme des ballets pendulaires, matinaux et nocturnes, des voitures. Ces deux univers irréconciliables peuvent être vus comme le rêve et la réalité, l'imaginaire et le prosaïsme, l'enfance et la maturité. Le héros du conte doit donc venir une seconde fois au monde, se confronter enfin à la réalité et s'insérer dans la société, afin de grandir. Cette inscription dans l'espace se traduit par l'utilisation du grand angle, qui situe et intègre les personnages dans un décor, lequel revêt ici une importance symbolique prégnante...

Alain Garsault
Positif n°364 - Juin 1991

En septembre 1989, quand les Cahiers ont étalé en couverture la chauve-souris noire de Tim Burton, Batman, les réactions des lecteurs ont été particulièrement vives. Un courrier imposant témoigna de l'indignation des "gardiens d'innocence" face à leur revue, sinon achetée par l'argent et les gadgets hol-

lywoodiens, du moins gâtée par une faute de goût impardonnable. Or les Cahiers avaient raison, **Batman** était un vrai film, tout comme auparavant **Beetlejuice**, tout comme aujourd'hui **Edward scissorhands**, car Burton est un vrai "auteur de films", à l'ancienne pourrait-on dire, écrivant, filmant, et mettant à nu sur un écran ses propres affections.

De cette sensibilité à vif vient de sortir **Edward**. C'est une sorte de Frankenstein grotesque dessiné et monté lambeau de chair par lambeau de chair grâce à la volonté créatrice d'un savant fou. Mais ce savant n'est autre que Vincent Price, héros gothique d'un nombre impressionnant de films d'horreur. Sa créature est donc horrible, d'autant plus que le docteur est mort avant de lui donner des mains. En guise de doigts, voici que se présentent des ciseaux. En guise de cœur, cependant, Edward n'a trouvé que celui d'un bon petit boy américain. Complétant le personnage, Johnny Depp, le sex symbol de la génération des 12-16 ans donne son visage d'ange conformiste au monstre. C'est ici qu'intervient Tim Burton et que prend place le film dont cette séquence est un emblème. Cinéaste carnavalesque, son esprit est sens dessus dessous : Johnny Depp est pris à contre-emploi. Son visage bouffi lardé de cicatrices son corps de danseur sensuel guindé dans une lourde combinaison, le voici enlevé aux désirs des collégiennes. Dans un même jeu d'inversion grotesque, la petite ville propre et colorée en pastels où il trouve asile est un espace de terreur.

Gros plan sur l'un des spécimens de cette ville bien quotidienne rongée par les tumeurs de l'harmonie : la nymphomane, celle qui traque les plombiers. Sous les couteaux d'Edward, elle fond littéralement, vivant "la plus inoubliable expérience de sa vie". La séquence presque classiquement, c'est-à-dire à la manière du Hitchcock de **Psychose**, est un acte d'amour filmé comme une scène

de meurtre.

Plutôt qu'une douche, le lieu du crime est un jardin, celui d'une maisonnette parmi les autres où Edward a trouvé des parents adoptifs. Il y fait preuve de talents insoupçonnés : taillant d'abord les buissons, à toute vitesse, selon son inspiration primitive (quelques tyrannosaures herbues en témoignent) ; puis vient le tour des chiens-chiens, auxquels il ne laisse que quelques poils répartis en touffes éparées ; enfin les femmes se présentent sous l'acier de ses doigts virtuoses. L'innocence d'Edward révèle de plus en plus explicitement les désirs pervers de l'American Way of Life. Le petit jardin bien à soi, le petit chien très énervant, la tignasse que les femmes, de ce côté-là de l'Atlantique, portent en guise de chevelure : la progression dans les objets du désir intime est explicite. Burton place sous les fers de son héros, en une gradation loufoque, les fétiches réifiés d'une civilisation sûre d'elle-même.

Cette séquence d'amour est donc organisée par un sadique, mais dont l'innocence est à toute épreuve. L'épreuve infligée, pourtant, est une vraie corrida : filmée comme la mise à mort du taureau, espada à l'appui, la scène de coiffure n'est pas sans rappeler les crimes successifs du **Matalor** de Pedro Almodovar. Mais là où la femme d'Almodovar assassine un à un ses amants avec la longue épingle de son chignon, Edward ne fait ici qu'un acte très dérisoire : il coupe des cheveux. C'est évidemment le contraste entre le rituel de mort/amour et la quotienneté de la situation qui fait le piment de la séquence : l'horreur tranquille, l'horreur que chaque habitant retourne en une jouissance, en un orgasme chez Joyce Monroe, la nymphomane, Monroe dégénérée jusqu'au bout des ongles. Pendant ce temps, appliqué, chef d'orchestre malgré lui, Edward fait le Mal(e) en croyant faire le Bien.

Antoine De Baeque
Les Cahiers du Cinéma

Entretien avec le réalisateur Le réalisateur

Le plus motivant pour moi, est de créer à l'écran quelque chose de nouveau et de différent, mais auquel le public adhère parce qu'il retrouve, à un niveau ou à un autre, un écho de ses propres expériences.

(...)

Les images d'**Edward aux mains d'argent** me sont venues il y a longtemps, bien avant **Batman**. Et c'est justement sur le tournage de **Batman** que j'ai ressenti l'urgence de revenir à quelque chose de plus essentiel.

(...)

Ce que j'aime dans les contes de fées, c'est quelque chose de très simple et émotionnel à la fois, qui fonctionne sur une échelle symbolique beaucoup plus large. Dans **Edward aux mains d'argent**, mon propos est de prendre des thèmes de contes de fées et de les rendre plus contemporains. J'espère avoir un peu plus resserré ce lien qui existe entre la vie réelle et le conte de fées.

(...)

Ce qui était génial avec **Pee-Wee** [un de ses précédents films], c'est que Paul Reubens et moi on était sur la même longueur d'ondes. C'est drôle, je dois être quelqu'un de bizarre parce que je ne suis pas toujours en accord avec moi-même. Même si je fais des films qui doivent être vus par plein de gens, je me sens très peu communicatif. Une fois que le film est fini, je ne veux le montrer à personne.

[toujours ce besoin de vivre en reclus qu'on retrouve chez les personnages burtoniens, des jeunes mariés de **Bettlejuice** à **Edward** en passant bien-sûr par **Batman**.]

Né à Burbank (Californie) en 1959, Tim Burton s'essaie dès l'enfance à la bande dessinée et se passionne pour le cinéma d'horreur. Ce seront ensuite ses principales sources d'inspiration. Il fait ses études au California Institute of Arts, puis débute comme animateur aux studios Disney où il travaille notamment sur **Rox et Rouky** et **Taram et le chaudron magique**. En 1982, il réalise son premier court métrage d'animation, **Vincent**, en hommage à Vincent Price qui commente lui-même en voix-off l'histoire d'un petit garçon qui se prend pour Vincent Price. Le film connaît un succès critique et remporte plusieurs récompenses. En 1984, il signe, toujours chez Disney, le court métrage **Frankenweenie**, hommage burlesque à Frankenstein, où un gamin ressuscite son chien selon les méthodes du même docteur.

Après avoir quitté Disney et réalisé le film **Aladdin**, il met en scène son premier long métrage, le délirant **Pee-Wee's Big Adventure** qui apporte un triomphe international à son scénariste-interprète Pee Wee Herman. En 1988, il signe **Beetlejuice**, comédie fantastique à l'humour grinçant, au délire visuel et à l'inspiration macabre. Tim Burton y témoigne d'une extrême originalité et s'affirme comme l'un des réalisateurs américains les plus inventifs de sa génération.

Après ce gros succès, il reprend l'un des mythes les plus tenaces de l'imaginaire américain : "l'homme chauve-souris", le justicier masqué, **Batman**. Cette super-production interprétée par des stars et encombrée d'effets spéciaux sophistiqués lui apporte une célébrité qui le dépasse un peu et qui le pousse à revenir à un cinéma plus personnel. C'est alors qu'il réalise **Edward aux mains d'argent**, œuvre atypique qui renferme tous les thèmes chers à cet amoureux du fantastique et qui lui permet de reve-

nir aux sources.

Il a entre-temps fondé sa propre société de production vouée au développement de projets cinématographiques, littéraires, graphiques et télévisuels. Le succès de la suite de **Batman**, **Batman le défi**, lui donne désormais le pouvoir d'utiliser la machinerie hollywoodienne pour concrétiser des projets totalement inventifs et personnels. Il ne s'en prive pas puisqu'il conçoit une comédie musicale entièrement réalisée avec des figurines sculptées : **L'étrange Noël de Monsieur Jack**. Après ce film d'animation visionnaire, il a réalisé un documentaire émouvant sur Vincent Price, **Vincent and me**, qui fut projeté au grand acteur deux jours avant sa mort. Puis il tourne avec Johnny Depp une formidable biographie en noir et blanc de Ed Wood, cinéaste de films d'horreur dans les années cinquante. Son dernier connaîtra un succès planétaire : il s'agit de **Mars Attacks !**.

Filmographie

Pee Wee's big adventure	1985
Beetlejuice	1988
Batman	1989
Edward Scissorhands Edward aux mains d'argent	1991
Batman 2	1992
Ed Wood	1994
Mars attacks !	1996

Documents disponibles au France

Dossier du France
Dossier réalisateur